

Les aventures d'Archibald P. Batts,
millionnaire.

N° III. – L'aventure des trois roses



Emeric Hulme-Beaman

Illustrations de Malcolm Patterson

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est initialement parue dans ***The English illustrated Magazine*** de juillet 1900 sous le titre ***The adventure of the three roses.***

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Que la Providence choisisse parfois les méthodes les plus frappantes pour parvenir aux fins subtiles qu'elle est censée avoir en vue est une vérité qui, j'imagine, n'aurait jamais pu être mieux illustrée que lors de ma rencontre accidentelle avec Archibald P. Batts dans l'après-midi d'une certaine nuit de mai. Ce jour-là, j'avais déjeuné au restaurant St James et je marchais lentement le long de Piccadilly en direction du Circus. L'après-midi était chaud, et j'hésitai à appeler un fiacre et à rentrer chez moi ou à me promener tranquillement jusqu'à mon club et à jeter un coup d'œil aux premières éditions des journaux du soir, quand, à ce moment précis, je suis tombé sur Batts. Il était en train d'entrer dans la boutique d'un bijoutier, et nous nous sommes aperçus en même temps. Je me suis arrêté, et il s'est tourné vers moi avec un sourire.

— Mon cher Bertram, dit-il, Ainsi, nous nous retrouvons après de longues semaines ! Je suis heureux de vous voir.

— Je croyais que vous n'étiez pas en ville, répondis-je en lui serrant la main.

— Je suis rentré il y a quatre jours et je loge au Savoy. Si vous n'avez pas d'objection à attendre deux minutes pendant que j'exécute une commission insignifiante pour une dame, je vous rejoindrai et nous pourrons...

Il s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase, et poussa une rapide exclamation sous son souffle. Pendant notre bref dialogue, nous étions restés debout à la porte de la boutique, lui faisant face, moi tournant le dos à Piccadilly Circus. Je le regardai avec surprise. Son regard était fixé sur la silhouette d'un homme qui s'était approché et nous avait dépassés sur le trottoir. L'instant d'après, Batts prit mon bras.

— Venez, me dit-il. La commission peut attendre.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a maintenant ? demandai-je.

— C'est précisément ce que je veux savoir, répondit-il calmement. Voyez-vous ce gentleman devant vous, le grand homme en redingote et au chapeau remarquable ?

— Oui. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai envie de le suivre pendant quelques pas. N'ayez pas l'air si étonné, mon bon Bertram. Vous devriez savoir à cette heure que je suis un homme aux innombrables caprices !

— Et ceci est l'un d'entre eux ! fis-je remarquer avec un haussement d'épaules, en me retournant pour l'accompagner.

— Oui, c'est l'un d'eux... un peu plus ra-

pide, si vous voulez bien !

— Certainement. Mais j'espère qu'il n'ira pas loin. Ce n'est pas le genre de journée pour une course à pied.

— Il fait chaud, je l'admets. Et dire, mon excellent Bertram, que si je ne vous avais pas vu à ce moment précis. Je serais entré dans la boutique exactement quarante secondes avant que le gentleman ne nous dépasse, et j'aurais donc incontestablement manqué l'occasion de l'apercevoir ! Une drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?

— Oh, très étrange. Mais vous parlez de ce monsieur comme d'une personne que vous connaissez bien, alors que vous venez de dire que vous ne saviez même pas qui c'était ?

— En effet, je n'ai jamais posé les yeux sur lui de ma vie auparavant.

— Alors, au nom du ciel, pourquoi...

— Le suivre ? Eh bien, Bertram, il m'arrive de tirer d'étranges conclusions, mon cher ami, et elles sont très souvent fausses. Dans le cas présent, ma conclusion est peut-être fausse. Je veux essayer de vérifier s'il en est ainsi ou non. Oui, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous irons aussi à Burlington House ! ajouta-t-il soudain, alors que l'inconnu qui nous précédait tournait brusquement à droite.

Quelques minutes plus tard, nous gravissions la large volée de marches menant à la Royal Academy. Les galeries de tableaux étaient bondées de leur habituelle foule de visiteurs à la mode, mais nous n'avions aucune difficulté à garder en vue le grand monsieur en redingote et chapeau à larges bords qui nous avait précédés dans le bâtiment. En effet, la foule rendait encore plus facile pour Batts et moi-même de nous approcher de lui sans ostentation ou apparence d'intrusion, ce que nous avons fait, si bien que nous nous sommes retrouvés à côté de l'homme. Il était debout devant un grand tableau de la première galerie, et semblait absorbé dans la contemplation de ses beautés. Batts, avec un guide de l'Académie dans une main et un crayon dans l'autre, se plaça immédiatement derrière lui et prit l'expression innocente et anxieuse du dilettante sérieux. Je me tenais à un pas ou deux de lui, m'étonnant de Batts et de ses caprices. Pendant que j'étais ainsi occupé, je remarquai qu'un autre gentleman s'approchait rapidement du grand homme, le regardait en face, et après avoir échangé une remarque basse avec lui, se dirigeait vers la galerie suivante. Le premier étranger sembla pendant un moment rester inconscient de l'adresse de ce nouvel arrivant, et continua à fixer le tableau devant lui sans bouger. Puis, lui aussi, se retourna lentement

et se dirigea vers la deuxième galerie. Batts se plaça à mes côtés - non plus le dilettante sérieux, mais l'homme d'affaires alerte et pratique.

— Je ne pense pas que l'exposition doive nous retenir plus longtemps, Bertram, fit-il remarquer. Pour ma part, j'en ai vu assez.

— En d'autres termes, vous avez atteint votre objectif ? dis-je en riant.

— Exactement. Nous prendrons un fiacre et nous nous rendrons à mon club, ou, si vous préférez, à votre appartement. Vous dînez avec moi ce soir ?

— Merci.

— Venez donc.

Ce n'est que lorsque nous fûmes confortablement étendus dans deux énormes fauteuils du fumoir du club de Batts, avec un grand whisky-soda dans nos mains, et le plus beau des cigares entre nos lèvres, qu'Archibald Batts se permit de jeter quelque lumière sur les singuliers événements de l'heure précédente.

— Tout d'abord, dit-il, quelle particularité avez-vous remarquée en rapport avec l'homme que nous avons suivi à l'Académie ?

— Il portait un chapeau d'une forme remarquable.

— Ah, c'est vrai. Mais beaucoup d'hommes font cela. N'avez-vous rien remarqué d'autre ?

— Je pense qu'il portait une boutonnière.

— Ça aussi, ce n'est pas rare.

— Je n'ai rien observé d'autre.

— Mon cher Bertram, s'exclame Batts, je dis qu'il n'est pas rare que les hommes portent des boutonnières. Mais, mon bon ami, avez-vous jamais, au cours de votre expérience, rencontré un homme qui portait trois roses à sa boutonnière ? Trois, remarquez ! Et chacune d'une couleur différente.

J'avouai que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer cette particularité auparavant.

— Pourtant, dit Batts, notre ami que nous suivions a présenté le singulier phénomène d'un homme habillé à la mode portant trois roses... imaginez ! Trois roses... une rouge, une jaune et une blanche... à la boutonnière de sa redingote ! Pas étonnant que j'ai été contraint de le suivre.

— Je ne peux pas concevoir qu'une telle particularité... même en admettant qu'il s'agisse d'une particularité exceptionnelle... soit suffisante pour vous justifier de suivre un homme dans les rues de Londres, rétor-



“Come,” he said. “The commission can wait.”

quai-je légèrement mécontent.

Batts sourit.

— Parlez-vous français ? demanda-t-il.

— Parler français ? Mais qu'est-ce que...
Oui, je peux parler un peu, répondis-je, en étouffant du mieux que je pouvais ma surprise devant la soudaine transition d'idées que traduisait la question.

— Très bien. Et vous pouvez le comprendre ?

— Oh, certainement.

— Eh bien, mon cher Bertram, j'ai une autre lubie pour vous ! Je propose que lorsque vous dînez avec moi ce soir, nous imitions tous deux la particularité de notre grand ami de l'Académie, et que nous portions, chacun de nous, trois roses à sa boutonnière.

— Tout pour vous obliger, Batts, dis-je en terminant mon whisky et en me levant.

— Un simple caprice, dit Batts en riant. Trois roses, Bertram ! Une rouge, une jaune et une blanche !

— Très bien, dis-je.

— Et nous dînerons à huit heures, dit Batts.

— Huit heures, ça me convient parfaitement.

Peu après, nous nous séparâmes, et je rentrai tranquillement chez moi, réfléchissant à l'étrange versatilité du caractère de mon ami Batts, et à son inexplicable amour du mystère et de l'intrigue. Je savais qu'il était un homme aux ressources immenses. Sa richesse lui avait permis d'étendre ses expériences à la plus grande partie du monde

habitable. Et je savais qu'au cours de ses nombreux et variés voyages, il avait accumulé la connaissance la plus diverse et la plus remarquable des hommes et des villes et fait connaissance avec les personnages les plus hauts et les plus bas dans toutes les parties du monde civilisé. Je n'ai donc été surpris par rien de ce qu'il a fait ou dit, ni par les singulières allusions qu'il faisait parfois à des sujets qui ne relevaient pas de l'expérience d'un homme ordinaire. Malgré son insistance enjouée sur le contraire, j'étais parfaitement conscient que, même dans les affaires apparemment les plus insignifiantes, Batts n'agissait jamais sans un but précis et qu'il était la dernière personne au monde à se laisser guider par l'impulsion d'un simple caprice (pour reprendre son expression favorite). Dans le cas présent, j'étais donc prêt à être davantage éclairé sur le sujet de la boutonnière. Et je n'ai pas été déçu. Batts me rencontra lorsque je descendis aux portes de l'hôtel Savoy, quelques minutes avant huit heures. Son visage avait une expression plus sérieuse que d'habitude, je crois, et il jeta un regard un peu critique sur les trois roses que, conformément à sa demande, j'avais attachées à mon manteau.

— Du rouge, du jaune et une Néphitos blanche, observa-t-il. Oui, cela fera admirablement l'affaire. Un petit apéritif avant le dî-

ner ?

J'acquiesçai et suivis Batts. Nous nous assîmes à l'une des plus petites tables de la salle à manger.

— Maintenant, Bertram, dit-il, je ne vous cacherai plus qu'en vous demandant de porter ces trois roses, je vous engage peut-être dans une aventure dont les conséquences peuvent être graves, mon ami. Vous remarquerez que je porte moi aussi à ma boutonnière trois roses, semblables aux vôtres. Très bien. Pour ma part, je suis prêt à accepter le risque. Mais je ne souhaite pas que vous contraigniez à une situation de risque, même potentiel, contre votre volonté et à votre insu. Je n'ai qu'à ajouter que je suis moi-même dans l'ignorance complète, à ce jour, de ce que cette aventure est susceptible d'être. Je ne vous demanderais donc pas d'y prendre part, si vous n'êtes pas enclin à vous ébattre dans l'obscurité. Faites-vous plaisir, mon cher ami ; faites-vous plaisir, c'est le mot d'ordre ! Et si vous préférez ne pas vous impliquer dans une entreprise dont aucun de nous ne peut prévoir le résultat, n'hésitez pas, je vous prie, à affirmer tout de suite votre préférence.

Il fit une pause et sirota son verre. Je touchai en souriant les trois roses de mon manteau.

— Je n'amène jamais mon pavillon¹, mon cher Batts ! répondis-je. Je suis avec vous dans cette aventure, quelle qu'elle soit. Et s'il y a risque, tant mieux, l'attrait sera plus grand !

Batts hocha la tête d'un air approbateur.

— Vous parlez comme le solide Britannique que vous êtes, Bertram, remarqua-t-il, et je serai heureux de votre coopération. Pour vous dire la vérité, il y a quelque chose qui se trame. Je ne sais pas ce que c'est, mais je veux le découvrir. Pour l'instant, je suis presque autant dans le noir que vous, mais j'espère que la prochaine demi-heure pourra nous donner des indices précis sur la question.

— La prochaine demi-heure ?

— Oui. Écoutez-moi. Nous portons sur nos manteaux un insigne très dangereux...

— Bon sang, m'exclamai-je en regardant mes roses avec des sentiments nouveaux et contradictoires.

— Et, poursuivit Batts, nous devons peut-être jouer un rôle. Tout d'abord, nous nous installerons à la table la plus visible de la pièce. Puis nous attendrons le prochain

1 Jeu de mot avec l'expression anglaise *To strike colours* qui se traduit par *amener le pavillon*.

mouvement - qui ne sera pas le nôtre - et nous nous comporterons en conséquence.

— Et quelle sorte de « rôle » allons-nous jouer ?

— Votre rôle, mon cher Bertram, sera, jusqu'à nouvel ordre, un rôle de silence et d'acquiescement ! En bref, nous sommes deux nihilistes américains.

— Grand Dieu ! m'écriais-je, stupéfait.

— Américain, remarquez bien, répéta-t-il. Personne n'a jamais entendu parler d'un nihiliste anglais. Par conséquent, nous venons de New York, de Boston ou d'ailleurs, peu importe.

— Mais, mon cher Batts, protestai-je. Les nihilistes...

— Mon bon Bertram, dit-il souriant. Vous ne pouvez pas être autre chose tant que vous portez sur votre manteau l'insigne distinctif de l'une des sociétés nihilistes les plus puissantes et les plus célèbres du monde !

— Quoi... trois roses ?

— Ces roses, interrompit Batts, sont en conjonction, l'insigne reconnu de l'ordre secret auquel, pour le moment, nous appartenons !

— Mais je ne sais rien de cet ordre !

— Moi non plus, dit calmement Batts. Cela rend la situation d'autant plus divertissante.

— Oh, diablement divertissante ! murmurai-je, tandis que Batts se levait et me faisait signe de le suivre à la table qui nous était réservée.

Nous avions à peine commencé à dîner que Batts attira mon attention sur un grand serveur qui se tenait près de la porte.

— Ne le laissez pas se rendre compte de votre observation, fit-il remarquer.

— Et l'homme ? demandai-je.

— J'ai pris un soin particulier à ce qu'il nous remarque lorsque nous sommes entrés dans la pièce, dit Batts. Et je serai surpris si nous ne faisons pas bientôt plus ample connaissance.

— Pourquoi diable devrions-nous faire sa connaissance ?

Batts sourit.

— Vous vous souvenez du grand homme au chapeau de cet après-midi ?

— Certainement. Il portait trois roses. Vraisemblablement, lui aussi était un nihiliste ?

— Sans aucun doute. Vous rappelez-vous

également que, alors qu'il se tenait devant un grand tableau de l'Académie, un autre homme de grande taille lui a adressé la parole, puis est passé dans la galerie suivante ?

— Je m'en souviens.

— Eh bien, dit Batts, l'homme qui lui a adressé la parole et le serveur là-bas sont un seul et même individu.

Je le regardai, étonné.

— L'intrigue se corse, remarquai-je. Vous connaissez ce type, alors ?

— Non, mais je l'ai vu une fois à Svornàk.

Je l'ai reconnu comme serveur dans cet hôtel il y a deux jours. Je l'ai reconnu à nouveau à l'Académie cet après-midi. J'ai mis tout cela ensemble, et - il haussa les épaules - il se trouve que vous et moi sommes maintenant ici pour attendre la suite des événements, mon cher Bertram.

J'étais sur le point de répondre, quand Batts m'arrêta.

— Comme je le pensais ! remarqua-t-il précipitamment. Voilà le serveur. Ne dites rien, mais soyez d'accord avec tout ce que je dis.

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche que le grand serveur, qui s'était attardé à la porte, s'approcha soudain de notre



"We were told to come to the Savoy Hotel, London, and await instructions. We are here."

table, et sous un prétexte obséquieux de s'occuper de nos besoins, se pencha à l'oreille de Batts, et parlant rapidement en français avec un fort accent teuton, dit...

— *Monsieur* porte trois roses.

— Et mon ami également, dit Batts sans trahir la moindre surprise.

— Alors.

— Nous attendons des instructions, dit Batts. Êtes-vous... ?

Il termina la question par un regard.

Le serveur sourit de manière significative.

— C'est bien, *Messieurs*. Mais nous ne pouvons pas parler ici. Vous venez de... ?

— De New York. Mon nom est Batts... Archibald P. Batts, de Boston. Ce monsieur, ajouta-t-il à voix basse, est M. Cyrus K. Blenkinsop, de New York.

— Sans aucun doute, acquiescai-je. Cyrus K. Blenkinsop, et en répétant le nom, je me suis dit que je n'en avais jamais entendu de plus laid.

Le serveur hocha la tête.

— Vous logez à l'hôtel ?

— Oui, dit Batts, mon ami est dans un autre. On nous a dit de venir à l'hôtel Savoy, à Londres, et d'attendre des instructions. Nous sommes ici.

— Et juste à temps pour un *coup d'État*, chuchote le serveur. Demain... mais *tout à l'heure* nous parlerons. Votre chambre ?

— N° 75. Venez-y dès que le dîner sera terminé.

— Dans une demi-heure, dit le serveur.

Et, retirant une assiette, il s'éloigna sans bruit de notre table.

— Juste à temps pour un *coup d'État* ! répéta Batts pensivement. Je vous avais dit qu'il y avait de la malice dans l'air, Bertram.

— Et nous avons l'intention d'y être mêlés ?

— Si possible, mon cher ami, nous sommes là pour le prévenir !

— Comment ?

— Je ne peux pas vous le dire tant que nous n'avons pas découvert le mal. Mais je peux vous dire ceci : cet homme qui vient de nous parler est l'un des plus dangereux conspirateurs politiques d'Europe. J'ai dit que je l'avais rencontré à Svornàk. C'était ainsi : Il n'y a pas longtemps, j'étais engagé dans une campagne de chasse à travers les Balkans. J'ai séjourné quelque temps dans la petite ville de Svornàk, qui était la résidence du prince de Rivânie. Il y avait à peine une douzaine d'Européens décents dans cet endroit à l'époque. Moi et le correspondant spécial d'un journal anglais étions les deux seuls Anglais parmi eux. Ce correspondant et moi-même avons été invités à plusieurs reprises à nous joindre au prince lors de ses parties de chasse et de tir, et avons ensuite été reçus par lui au palais. C'est au cours

d'une de ces parties de chasse que le correspondant m'a fait remarquer un gentleman d'une apparence assez remarquable, qui passait en voiture devant nous. Il était grand et beau, et se comportait avec une négligence facile et insouciant. Il salua le prince en passant, et je remarquai que le prince sursauta et se mordit la lèvre. C'est, me dit le correspondant, un homme appelé Lavtchòk, un Borastrien, et un membre de la bande des nihilistes connue sous le nom de Société des Roses. Il me donna ensuite un compte rendu détaillé de cet ordre remarquable et de ses branches. Et j'appris de lui que l'insigne que nous portons maintenant est la marque de cette société secrète dans le monde entier. Je ne saurais dire comment il le savait, mais c'était un homme très bien informé sur tous les sujets liés à la diplomatie européenne. Je lui ai demandé pourquoi ce Lavtchòk n'avait pas été arrêté sur-le-champ. Il m'a répondu que, pour le moment, il n'y avait pas d'accusation spécifique ou formulée contre ce monsieur. Il n'était qu'un suspect et ne resterait pas longtemps dans la capitale. Il ne le fit pas d'ailleurs. Il quitta Svornàk la nuit même, et je n'ai plus jamais revu notre ami jusqu'à ce que je sois quelque peu étonné de le découvrir, il y a deux jours, vêtu de l'habit d'un serveur ordinaire, ici, à l'hôtel Savoy !

Lorsque Batts eut fini de parler, il se pen-

cha sur sa chaise et me regarda avec un sourire joyeux.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— Ce que j'en pense ? Je pense que nous sommes deux imbéciles pour nous être mêlés d'une affaire aussi dangereuse ! m'exclamai-je.

— Ah, eh bien, nous verrons ! observa-t-il placidement. Mais d'abord, nous devons essayer d'apprendre ce qui se passe avec le serveur. Venez maintenant, il est temps d'aller dans ma chambre.

Il se leva et nous conduisit à son appartement privé. Nous étions à peine entrés qu'on frappa doucement à la porte, et l'instant d'après, le grand serveur se tenait devant nous. Mais ses manières et son attitude n'étaient plus celles d'un serveur : il s'inclina courtoisement devant nous, et avec une évidente suggestion de supériorité, comme s'il était en présence d'inférieurs. Batts lui fit signe de prendre une chaise.

— Asseyez-vous, *Monsieur... Monsieur...*

— Peu importe mon nom, Monsieur ! dit l'autre. Appelez-moi, si vous le voulez bien, Schmidt. Vous êtes envoyé, alors, par la branche américaine ?

Batts s'inclina.

— Ah, vous, les Américains ! dit le Nihiliste en riant. Vous êtes toujours à l'avant-garde et à la pointe du progrès ! Il semble donc que vous soyez à la page maintenant ?

— Tant mieux, dit Batts. Mais n'auriez-vous pas la gentillesse de nous informer de ce *coup d'État* auquel vous faisiez allusion tout à l'heure ?

— Eh bien, vous n'avez rien d'autre à faire que d'en rendre compte à votre Comité. Tout est arrangé. On a tiré au sort il y a trois nuits, et le sort est tombé sur moi... d'où mon apparition ici en tant que serveur. Le Comité se réunira à nouveau demain soir à neuf heures. En attendant, nos plans sont prêts. Dès que le *coup d'État* sera accompli, vous vous disperserez tous instantanément.

— C'est bien. Mais, notez, Herr Schmidt, nous ne sommes arrivés qu'à l'instant et nous ne savons rien de la nature ou de l'objectif de ce coup.

— Ah, est-ce possible ? Eh bien, je vais vous le dire.

Il roula délibérément une cigarette et l'alluma.

— En y réfléchissant bien, fit-il remarquer, je ne le ferai pas. Vous feriez mieux d'assister vous-mêmes à la réunion de demain soir et de tout apprendre. Voici

l'adresse de la maison où nous nous retrouverons. Il griffonna sur un bout de papier qu'il jeta négligemment sur la table. Et maintenant, vous me pardonnerez, mais je ne peux pas rester.

— Mais vous ne pouvez pas nous donner d'indication ? Schmidt tourna sa cigarette dans sa bouche et nous regarda en souriant.

— Oui, dit-il, je peux vous donner quelques indications, messieurs. Le *coup d'État* aura lieu dans cet hôtel. Prenez garde de ne pas y rester après neuf heures demain soir ! Après neuf heures, n'oubliez pas ! *Bon soir !* Ne me remarquez même pas par un mot ou un regard si nous nous rencontrons dans le bâtiment.

Il nous fit un signe de tête négligent et quitta la pièce. Dès que la porte s'est refermée sur lui, Batts prit le bout de papier et a lu...

— Maison individuelle. Au coin de Audley Street, Pimlico.

— Eh bien, mon cher Bertram, fit-il remarquer, nous y serons. Et en attendant...

— En attendant ?

— Nous ne pouvons rien faire d'autre que de garder les yeux ouverts. Vous vous rendez compte que nous sommes dans un nid

de nihilistes. Et, mon ami, nous devons faire attention à la façon dont nous procédons. Vous pouvez, pour l'instant, retirer ces roses de votre boutonnière. Demain, nous aurons peut-être besoin de nouvelles roses. Et maintenant, allons au théâtre.

× — × — × — ×

Le lendemain matin, Batts entra dans ma chambre alors que j'étais encore occupé à prendre un petit déjeuner tardif.

— Je viens de consulter la liste des visiteurs de l'hôtel Savoy, remarqua-t-il en s'asseyant dans un fauteuil.

— Des nouveaux arrivants ?

— Non. Mais il y en aura, j'ai appris du commis qu'une suite de chambres avait été réservée pour un gentleman étranger de distinction, qui est attendu en début d'après-midi. J'ai aussi appris son nom.

— Et c'est ?

— Le baron Vask, dit Batts en allumant un cigare.

— Baron Vask ? répète-je. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas... encore.

— Mais vous le soupçonnez ?

— Les soupçons ne servent à rien, fit-il remarquer calmement. Si vous avez fini



*“ It is not ‘well’ at all that one gentleman should
violate the incognito of another ! ”*

votre petit déjeuner, venez à mon club.

J'acquiescai, et nous passâmes le reste de la matinée ensemble, déjeunant au club

de Batts, et retournant en fin d'après-midi à l'hôtel Savoy.

— Maintenant, dit Batts, je pense que nous ferions mieux de rester ici un moment.

Nous entrâmes dans la salle de lecture, et nous nous étions à peine assis que la porte s'est ouverte et que deux autres messieurs entrèrent. L'un d'eux était grand, d'une belle prestance, l'autre était petit, corpulent et grisonnant. Ils s'assirent eux aussi à une table et se mirent à converser ensemble à voix basse.

Batts se leva et me toucha le bras.

— Supposons que nous nous référions une fois de plus à la liste des visiteurs, dit-il avec un curieux sourire.

Je le suivis. Quittant la salle de lecture, nous allâmes nous pencher sur le livre dans lequel étaient inscrits les noms des nouveaux arrivants.

— Observez ! dit Batts en montrant la dernière entrée.

J'ai regardé et lu...

Baron Vask.

Le colonel Szarvas.

— Ils sont donc arrivés, remarquai-je.

— Et sont dans la salle de lecture, dit

Batts.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai reconnu.

— Quoi... Le baron Vask ?

— Non. Le prince de Rivânie, répondit Batts calmement.

— Le prince de Rivânie ! M'écriai-je.

Batts sourit.

— Je pense que nous n'avons pas besoin de plus d'explications sur le *coup d'État*, observa-t-il. Cela explique la présence de notre ami Herr Schmidt-Lavtchòk !

— Le prince de Rivânie ! répétai-je, doutant encore. Vous êtes sûr ?

— Aussi certain, mon cher ami, que je le suis que l'intention de ces diables est de faire sauter le Prince et l'hôtel Savoy ensemble cette nuit.

— Alors le baron Vask...

— Est l'incognito du Prince, et Szarvas est son conseiller confidentiel. Quelle chance, n'est-ce pas, que j'aie pu reconnaître son Altesse ? demanda-t-il en souriant. — Puis il posa sa main sur mon épaule. — Vous semblez surpris, mon bon Bertram, remarqua-t-il avec aisance.

— Dam, il y a de quoi surprendre une idole païenne ! m'exclamai-je.

— Alors ne trahissez pas votre étonnement de manière aussi marquée, dit-il. Lavtchòk a l'œil vif.

— Ah, Lavtchòk ! Où est-il ? je me le demande.

— À moins de dix pas de vous, dit Batts, et il se mit à siffler négligemment.

Il avait raison. À ce moment-là, le grand serveur s'approcha silencieusement de nous depuis l'extrémité d'un long couloir. Il passa devant nous avec un examen rapide et significatif, mais n'a fait aucun autre signe qu'il nous connaissait.

— Alors, dit Batts, en le regardant calmement, je pense que nous n'avons pas besoin de nous déranger pour assister à la réunion de ce soir, après tout.

— Eh bien... que proposez-vous ? Devons-nous communiquer instantanément avec Scotland Yard ?

Batts tourna vers moi un regard amusé. Votre zèle dépasse votre discrétion, Bertram ! fit-il remarquer. Non, nous ne communiquerons pas avec Scotland Yard... pas encore. Nous communiquerons avec le colonel Szarvas à la place. Venez !

Nous nous rendîmes dans la chambre de Batts, où il s'assit à sa table et écrivit quelques lignes qu'il me remit pour les lire. Elles étaient adressées au Colonel Szarvas et se lisaient ainsi...

« M. Archibald P. Batts présente ses compliments au colonel Szarvas et serait heureux que ce dernier lui accorde immédiatement cinq minutes de conversation privée sur une question étroitement liée aux intérêts et à la sécurité immédiate du baron Vask. »

Il envoya cette note, ainsi que le numéro de sa chambre, au colonel, puis, se rejetant dans son fauteuil, il fuma placidement et attendit. Cinq minutes s'écoulèrent, ou plutôt dix, quand soudain la porte s'ouvrit, et le petit homme corpulent que j'avais remarqué précédemment dans le salon de lecture entra. Sous ses sourcils gris et broussailleux, il nous jeta un regard attentif à l'un et à l'autre.

— Vous êtes M. Batts ? dit-il d'un ton dur et péremptoire, en fixant son regard sur moi.

— Non, dis-je, ce monsieur...

— Ach ! Ce gentleman ! et le colonel tourna son regard vers Batts.

— À votre service, Colonel, dit Batts, se levant et s'inclinant. J'espère que son Altesse

va bien.

— Son Altesse, Monsieur ! Ce n'est pas du tout « bien » qu'un gentilhomme viole l'incognito d'un autre !

Il parlait d'une voix gutturale profonde, et bien que son anglais soit courant, il était marqué par un fort accent allemand.

— Mes excuses, dit Batts. Mais j'ai eu l'honneur d'être présenté au prince à Svornàk. Colonel Szarvas, autant vous informer tout de suite qu'il y a un complot en cours pour faire sauter le Prince à l'hôtel Savoy ce soir !

Il fait une pause.

Les yeux gris acier du colonel se durcirent, mais il ne trahit pas par un signe ou un geste que cette information le surprenait. Il regarda Batts pendant cinq secondes sans parler. Puis il dit...

— Vous avez des preuves ?

— Suffisantes, dit Batts. Lavtchòk est à l'hôtel.

— Lavtchòk ! s'exclama le colonel, et cette fois il sursauta un peu, mais retrouva instantanément son sang-froid. Lavtchòk, vous dites ? Soyez assez aimable pour expliquer, Monsieur.

— Je vais le faire, répondit Batts.

Et faisant signe au colonel de s'asseoir, il commença un récit détaillé de tout ce qui nous était arrivé au cours des dernières vingt-quatre heures, se terminant par cette remarque :

— Vous voyez donc, colonel, que les preuves que vous avez demandées sont suffisamment convaincantes et, j'espère, que ma justification pour vous avoir dérangé est tout aussi évidente.

Le colonel s'inclina.

— Vous avez bien fait, M. Batts. Nous devons capturer ce Lavtchòk, si possible, en flagrant délit.

— Exactement, dit Batts, en flagrant délit.

— Par conséquent, colonel, nous ferions mieux de ne rien faire jusqu'au soir. Le Prince et l'hôtel sont en sécurité jusqu'à neuf heures. Un peu avant neuf heures, nous lancerons une perquisition, et ensuite...

— Ach, alors ! répéta le colonel Szarvas avec un sourire sinistre. - Il se leva de sa chaise. - Nous nous retrouverons plus tard, dit-il . En attendant, restez sur vos gardes à l'hôtel, et si quelque chose d'important se produit, ne manquez pas de me le communiquer immédiatement. Le Prince et moi avons des affaires à expédier. *Au revoir, Mes-*

sieurs !

Il s'inclina, raid, devant nous deux et passa la porte que Batts lui ouvrit.

— Voilà un vieux guerrier sinistre ! remarqua Batts. Que Dieu ait pitié de l'ennemi qui tombe entre ses griffes !

— Oui, mais quelle sera la suite ?

— La suite ? Un jeu d'attente, mon bon Bertram. Nous ne pouvons rien faire, comme je l'ai dit, avant neuf heures. Mais en attendant, il n'y a aucune raison pour que nous ne dînions pas !

Il était huit heures et quart lorsque nous nous levâmes enfin de table. Le dîner battait toujours son plein, la salle à manger était bondée d'invités, le reste de l'hôtel était relativement désert, lorsque, sans être remarqués, nous nous sommes retirés de la foule et nous nous sommes retrouvés une fois de plus seuls dans l'intimité de l'appartement de Batts.

— Maintenant, allons chercher Lavtchòk ! Je l'ai vu il y a un quart d'heure à la *table d'hôte*, mais - le visage de Batts prit un air inquiet - J'avoue avoir quelque inquiétude, Bertram, à ce sujet : j'espère que le type ne nous a pas échappé au dernier moment ! Il n'y a pas de temps à perdre. Nous devons voir le directeur immédiatement.



"Lartchik has escaped?" he said calmly.

Il sonna et envoya un message au directeur de l'hôtel, accompagné d'une demande pressante pour que ce monsieur ne perde pas un instant pour lui accorder une entrevue. Deux minutes plus tard, une réponse nous fut apportée, nous demandant de nous rendre dans le bureau du directeur.

— Vous avez un nouveau serveur ici, M. L*** commença Batts, sans préliminaire, Un serveur appelé Schmidt ?

— Je ne connais personne de ce nom, a répondu le directeur.

— Eh bien, il a peut-être été engagé sous un autre nom. Je parle d'un homme grand et sombre avec une barbe pointue.

— Oui. Il a été embauché il y a deux jours. Je connais cet homme. Un Bava­rois.

Batts haussa les épaules.

— Son vrai nom est Lavtchòk, dit-il. Il est borastrien et nihiliste.

Le directeur, nerveux, demanda :

— Que voulez-vous dire, M. Batts ?

— Simplement que si on ne l'arrête pas immédiatement, cet hôtel explosera dans l'heure.

— Vous êtes sérieux ? s'exclama M. L***.

— Parfaitement. Recherchez l'homme, s'il vous plaît, à l'instant même, et faites en sorte qu'on l'arrête. Nous allons attendre ici.

Le directeur quitta la pièce dans un état de perturbation considérable. Quelques minutes plus tard, il revint avec une consternation presque plus grande.

— L'homme est introuvable, expliqua-t-il. Il n'est pas dans l'hôtel. Il est parti.

— Ah, dit Batts. C'est précisément ce que je craignais, Bertram. Je n'aurais pas dû le perdre de vue pendant un quart d'heure.

Puis il s'adressa de nouveau au manager.

— M. L***, observe-t-il, je crains que la situation ne soit délicate. Je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute sur le fait qu'à l'heure actuelle, une bombe est dissimulée quelque part dans cet hôtel. Si elle n'est pas découverte à temps, l'hôtel peut exploser à tout moment dans l'heure qui vient.

— Et donc, fit une voix gutturale profonde à nos côtés, il serait souhaitable que l'hôtel soit évacué immédiatement. Hein, mes amis ?

Nous regardâmes autour de nous, et là, dans la porte ouverte, se tenait le colonel Szarvas, qui était entré sans se faire remarquer. Il fit un signe de tête à Batts.

— Lavtchòk s'est échappé ? dit-il calmement.

— J'en ai bien peur, Colonel.

— Raison de plus pour prévoir une explosion rapide ! sourit sinistrement le colonel, Quant à moi, je vais prier le baron de quitter l'hôtel sur-le-champ. Et vous, messieurs, allez sans doute chercher la bombe... alors ?

Batts regarda sa montre.

— Combien de temps faudra-t-il pour vider l'hôtel ? demanda-t-il.

— Moins de dix minutes, répondit le di-

recteur.

— Bien. Il est maintenant huit heures et demie. Nous avons vingt minutes. À neuf heures moins dix, si nous ne découvrons pas cette machine...

— Oui, oui, interrompit le directeur, je vois. L'hôtel doit être évacué. Nous allons procéder à une fouille minutieuse immédiatement, messieurs. Puis-je vous demander votre aide, ou... ?

— Oh, vous voulez dire qu'il peut y avoir un risque ? Nous tenterons notre chance avec le reste ! dit Batts en riant. Appelez tous les domestiques que vous pouvez, et commençons immédiatement.

En cinq minutes, une vingtaine d'hommes parcouraient l'hôtel de la cave au grenier.

Batts, le directeur et moi-même avons entrepris nos propres recherches.

— D'abord, dit Batts, essayons les appareils du Baron Vask.

Le gérant déverrouilla la porte de la suite occupée par le prince, et nous y entrâmes précipitamment. Il n'y avait pas un instant à perdre. Nous étions conscients que non seulement notre vie, mais aussi celle de tous les occupants de l'hôtel, dépendaient du

succès rapide de nos recherches. Nous avons exploré tous les coins et recoins des chambres du Prince avec une hâte fébrile, mais en même temps avec une minutie qui ne laissait aucun objet intact... mais en vain. Nous n'avons rien découvert. Les appartements dans lesquels nous nous trouvions étaient au premier étage.

— Quelles sont les pièces en dessous ? demanda Batts.

— Des entrepôts et des bureaux, répondit le directeur.

— Aux entrepôts, alors ! dit Batts.

Nous descendîmes instantanément dans les salles situées sous celles du prince. La première ne révéla rien à nos yeux scrutateurs, mais à peine Batts eut-il pénétré dans la seconde - celle qui se trouvait juste au-dessous du salon du baron Vask - qu'il poussa une exclamation et se précipita en avant. La lumière électrique avait été allumée alors qu'il faisait à peine nuit. La pièce, vaste, servant à l'entreposage des provisions, était brillamment éclairée. De l'extrémité de la pièce provenait un doux tic-tac, comme celui d'une petite horloge de voyage. C'est vers l'endroit d'où provenait ce tic-tac que Batts s'était immédiatement précipité, et maintenant il était à genoux sur le sol, regardant attentivement entre deux pièces de bois. L'ins-

tant d'après, il se releva d'un bond et, saisissant l'un des meubles, le jeta de côté, puis se tourna vers nous avec un sourire de triomphe.

— Là, s'écria-t-il en désignant le sol, voilà notre bombe !

Nous nous sommes précipités et, regardant vers le bas, nous aperçûmes une petite boîte carrée posée dans un coin derrière les pieds d'une table en bois. Un petit objet sphérique en laiton, sans couvercle, y était attaché.

— Une bombe à mécanisme d'horlogerie, mon cher Bertram, explique Batts. Et, ajouta-t-il calmement, elle peut être programmée pour exploser à tout moment au cours des cinq prochaines minutes.

— Bon Dieu ! s'exclame le directeur en reculant.

— Oui, nos vies ne valent pas la peine d'être achetées pendant dix minutes, fit remarquer Batts en retirant la poussière de son pantalon, tandis que le tic-tac régulier et inexorable de la machine semblait remplir la pièce. Nous restâmes une seconde à regarder la chose avec une sorte de fascination horrible. Nos membres semblaient paralysés. Nous ne pouvions ni bouger ni parler. Batts se retourna brusquement.

— Du sable, de la sciure de bois, du sucre, n'importe quoi de granuleux ! s'exclama-t-il. C'est notre seule chance. Vite, M. L*** ! Où pouvons-nous en trouver ?

Le directeur le regarda bouche bée.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Trouvez-moi du sable, si vous ne voulez pas être envoyé au Royaume des Cieux dans moins de trois minutes ! dit Batts d'un ton sec.

— Du sable, M. Batts !

— Du sucre, alors. Vous n'avez rien sous la main ? pas d'épicerie ? par exemple, du sel ?

— Oui, dit M. L***, il y a du sel !

Et il courut vers une étagère sur le mur et en tira un énorme bloc de sel, qu'il tendit à Batts.

Batts l'a écrasé sur le sol. Puis il posa son talon sur les fragments et les réduisit en poudre.

— Déplacez cette table sur le côté, s'écria-t-il, et pendant que nous faisons cela, il ramassa sur le sol une poignée de sel moulu et se précipita vers le coin où la machine faisait tic-tac. Un instant plus tard, il se penchait sur la bombe, tandis que nous le regardions, le cœur serré. Lentement et prudem-

ment, il versa le sel dans l'ouverture du petit objet de forme sphérique. Il y a eu un bruit de grincement brutal, alors que les grains de sel durs s'infiltraient dans la machinerie et trouvaient leur chemin dans les roues et les ressorts de l'appareil d'horlogerie à l'intérieur... puis quelque chose sembla se briser, et le tic-tac s'arrêta. Batts se leva, et même son visage impassible trahit une expression momentanée de soulagement lorsqu'il se tourna à nouveau vers nous.

— La bombe, dit-il, peut maintenant être enlevée sans danger. Mais il vaut mieux la laisser là où elle est et faire venir un fonctionnaire du département des explosifs de Scotland Yard pour l'emporter et s'en débarrasser judicieusement. M. L***, nos vies et celles des personnes présentes dans votre hôtel sont sauvées. Je vous en félicite !

— Non, Monsieur... c'est nous qui devons vous féliciter et vous remercier ! s'écria le directeur en s'essuyant le front avec son mouchoir de poche. Sans vous, M. Batts, où serions-nous tous ce soir ?

— Ah, dit Batts en souriant, ça, je ne peux pas vous le dire, M. L*** ! Je ne suis pas théologien, Monsieur ! Venez boire une bouteille de champagne.